

**Réception de Jean ROUAUD, par Christian Robin**  
**Vice-chancelier de l'Académie littéraire de Bretagne**  
**et des Pays de la Loire**

Alexandre Dumas est à Nantes le 9 mai 1829, vingt ans plus tard, dans *le Vicomte de Bragelonne*, le château des ducs est le théâtre où sont mis au point les derniers préparatifs de l'arrestation de Foucquet.

Le 14 août 1834, Victor Hugo dessine plusieurs fois les mâchicoulis du château, le romancier de *Notre-Dame de Paris* monte en compagnie de Juliette Drouet sur la tour sud de la cathédrale, il lui en coûte 25 c. ; là-haut il dessine les remparts à l'intérieur desquels nous sommes.

Trois ans plus tard, entre le 6 et le 9 juin 1837, Stendhal, qui pratique une sorte de gastronomie littéraire, observe ces mêmes fortifications, se rappelle les circonstances de l'évasion de Retz, se précipite chez un libraire pour relire en édition de poche - on disait alors « portative » - les fameux *Mémoires*, et imagine, dit-on, à partir de cette visite l'épisode où Fabrice s'affale du sommet de la Tour Farnèse.

Trois hommes illustres donc, trois écrivains inscrits sur le livre d'or du patrimoine indestructible attaché à ces lieux, et nous avons, ce soir, cher Jean, le grand honneur d'y ajouter ton nom.

Nous t'accueillons comme grand romancier, toi dont le nom peut aussi être cité aux côtés de ceux qui ont connu la consécration du très parisien prix Goncourt, même s'ils ne rougissaient pas de leur implantation régionale :

Alphonse de Châteaubriant, avec *Monsieur de Lourdines* en 1911,

Marc Elder, avec *le Peuple de la Mer*, vainqueur en 1913 devant Proust qui venait de publier *Du côté de chez Swann*, et Alain-Fournier. Marc Elder conservateur de ces lieux de 1924 à 1933.

Louis Poirier, avec *le Rivage des Syrtes*, tenace lauréat des prix d'excellence au Lycée Clemenceau, mais qui n'a pas cru bon de visiter cet édifice, s'il faut en croire une affirmation de *la Forme d'une ville*.

En 1990, tu ajoutes ton nom à cette liste d'un prix qui ne couronne pas que des chefs d'œuvre, mais qui en comporte néanmoins un certain nombre : ainsi *les Champs d'honneur* sont venus se ranger auprès d'*A l'ombre des jeunes filles en fleur*, de *Le Feu*, de *Raboliot*, de *la Condition humaine*.

Au cours de l'automne 1990 est donc né un écrivain, un grand écrivain qui avait longtemps cherché sa voie. Il ose alors faire appel à l'autobiographie pour la transformer en matière romanesque. Alors que le roman est dans une impasse, contre toutes les injonctions de l'intelligentsia du moment, en dépit des préceptes enseignés dans une université devenue depuis l'ennemie têtue des Lettres, pour notre plus grand bonheur, tu réhabilites la veine proustienne. Après des années de galère que tu as contées avec brio notamment dans *Etre un écrivain*, tu entreprends une série impressionnante où domine le cercle familial, où les figures de ta tante, de ton père, de ta mère sont devenus inoubliables. Même si « le Moi est haïssable », surtout quand il est insignifiant, ce que montre à satiété la production romanesque actuelle, Jean Rouaud n'hésite pas à se révéler, autant que le permet l'écriture qui montre également un moi tout autre, selon la formule célèbre du *Contre Sainte-*

*Beuve*. Un moi qui découvre qu'il doit admettre peu à peu l'inadmissible, l'improbable, qui doit en appeler à l'observation. Certes tu n'en acceptes pas tous les modes, tu ne te privas pas d'égratigner Zola dans *l'imitation du bonheur*, mais pour cultiver cette faculté qui consiste à noter le moindre détail n'as-tu pas fait contre mauvaise fortune bon cœur, toi qui pensait vivre dans un *Monde à peu près* ? n'as-tu pas vaincu ta myopie comme Démosthène était venu à bout de son bégaiement en parlant devant les vagues, un petit caillou dans la bouche ?

Le soin que tu accordes au détail te permet d'introduire la part de poésie qui mine un réalisme trop étroit, que tu redoutes, et dont la mise en question est devenue la matière romanesque de *l'imitation du bonheur*. Depuis Rimbaud que tu commentes volontiers, n'y a-t-il pas là une source naturelle de lyrisme ? Les petites choses comptent beaucoup pour toi qui place très haut l'art du bricolage, comme Proust qui voyait dans la modeste cuisinière Françoise un double du romancier. Une machine à écrire, un dulcimer de fabrication hasardeuse deviennent la promesse de pages savoureuses peuplées d'émotions et de souvenirs, d'attachement personnel que tu sais mettre à distance d'un regard amusé. Encore faut-il les intégrer dans un ensemble qui respire, et ne pas donner l'impression de fragments abandonnés par le reflux d'une mémoire qui a tout enregistré.

Mais les mots, ces petits riens qui se rangent vaille que vaille sur une page ou un écran, sont bien souvent usés, sont devenus des lieux communs qu'il faut bousculer si on veut les réemployer. Ils constituent un héritage qui peut être mis en valeur comme ces meubles rustiques dont la beauté candide résiste dans une décoration moderne qu'ils font oublier.

Ils peuvent l'être à la faveur d'un traitement typographique inédit que tu as cultivé pour mettre en perspective, en portées musicales les strates qui s'attachent au sort d'Octave. Leur corps d'imprimerie, comme leur disposition, entretiennent des liens secrets avec les arts graphiques dont tu es un grand admirateur.

Mais j'avoue apprécier ton humour quand tu t'empares de ces évidences qui jalonnent une pseudo-histoire littéraire. En tout cas tu marqueras la véritable histoire des lettres. Par ta révolte que tu exposes dans tes articles ou tes conférences en France ou à l'étranger, que tu comptes avec énergie dans *Etre un écrivain*, il t'a fallu tuer le père, oser t'en prendre à Barthes, l'irresponsable, le petit-maître, « le clown blanc », qui a failli te détourner de ta raison d'être. Tu as partie gagnée quand tu apportes la preuve que toi tu as été capable d'écrire une suite à *La Recherche du temps perdu*, alors que lui applaudissait à ceux qui au lieu d'écrire « La marquise est sortie à 5 h » proposaient « 5 sortie heures marquise la est » et par voie de conséquence la mort du roman.

Tu t'insurges, à juste titre, contre cette affirmation, et contre cette autre qui relève de l'infamie « Toute écriture est fasciste ». Tu as beau jeu de la retourner contre celui qui l'a proférée. Tu ne manques de courage politique pour contester les certitudes de ceux qui passent pour l'intelligentsia parisienne. Au rebours des vœux de cette dernière, tu aimes l'histoire, tu aimes l'interroger. Bravo donc pour avoir dénoncé les privilèges acquis depuis la Deuxième guerre mondiale par les communistes et les idiots de la même famille. Et cependant tu publies dans *l'Humanité* une série de chroniques très

informées sur le fait religieux réunis récemment dans un volume *Tout paradis n'est pas perdu* paru chez Grasset. Occasion pour toi de revenir avec malice sur le pays chouan dont tu te sens inséparable. Attachement qui n'exclut pas la faculté de porter des jugements distancés, mais qui te permet de cultiver une admiration sans borne à René Guy Cadou.

Le regretté Bernard Rapp, qui t'a beaucoup soutenu lorsque tu as obtenu le Goncourt, n'a-t-il pas confié à ta ferveur le texte de son film dans sa mémorable série « Un siècle d'écrivains », paru chez un éditeur bien de chez nous, Joca Seria, sous le titre *Cadou Loire-inférieure* ? N'as-tu pas accepté de postfacier le recueil des Actes du colloque consacré à notre cher poète, que j'avais organisé en 1998 avec deux autres collègues aujourd'hui disparus ?

Cet attachement, tu ne manques jamais de le rappeler au cours des cérémonies ou des séances que notre compagnie a organisées, soit à la faveur des matinées intitulées « Un auteur, un jour », soit lors de la remise du Prix de Nantes 2000, pour ton roman *Sur la scène comme au ciel*, qui achevait le cycle édité par les Editions de Minuit.

Tu nous fais un immense honneur en acceptant de devenir l'un de nos membres. En ces temps, où les présentoirs sont encombrés de souvenirs d'histrions, de propos d'athlètes analphabètes, d'intrigues d'aboyeurs dont l'encéphalogramme est aussi plat que leurs écrans, il est roboratif d'avoir parmi nous un vrai écrivain, un authentique héros de la Résistance des Lettres : « Entre ici Jean Rouaud ! ».

Nantes

Château des Ducs

14 juin 2016